

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

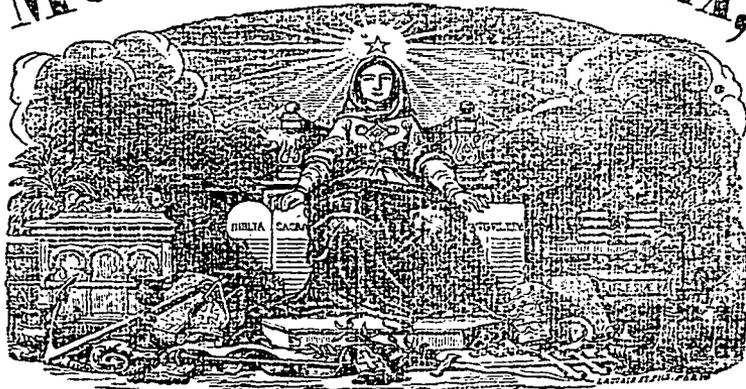
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# Mélanges Religieux,



RESPICE STELLAM ; VOCA MARIAM.

Recueil périodique.

Vol. 3.

MONTREAL, 15 AVRIL 1842.

No. 16.

## RAISON DE CATHOLICISME.

(SUITE ET FIN.)

“ Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage, mon cher ami, pour vous faire sentir combien est complexe et difficile la situation du Saint-Siège. Aux obstacles qui le pressent de toutes parts, à tous les efforts qui sont tentés pour l'entraîner malgré lui dans le chaos européen, il opposera, comme toujours, le temps, la patience et la force indestructible de l'unité. C'est par l'ascendant de l'unité que tôt ou tard l'Eglise catholique ramènera les nations au bercail. Après des déchirements dont nul ne saurait dire la violence et la durée, quand les poètes auront succédé aux poètes, les prophètes aux prophètes, l'orgueil à l'orgueil, et quand l'impuissance de la matière pour gouverner l'homme sera constatée aussi bien que l'impuissance de l'homme lui-même ; alors peut-être les pasteurs des peuples, levant vers le ciel leur pensée haletante, commenceront à croire que la société est une œuvre divine. Ils regarderont dans l'antiquité oubliée pour voir si jamais il fut un peuple créé par la seule nature et régi par la seule raison, ou bien si toujours le peuple naquit de l'autel, la raison de la foi, la nature de Dieu. Une fois la question comprise ; une fois qu'il sera reconnu que la société n'est pas possible avec le rationalisme, et qu'elle ne l'est qu'avec le catholicisme, seule religion véri-

table, parce que seule elle a l'unité de temps par son histoire, l'unité de lieu par son ministère, l'unité de doctrine par ses symboles immuables, l'unité en soi par la papauté ; une fois ce pas fait, il s'agira de savoir pourquoi le catholicisme aura subi pendant plusieurs siècles une diminution de son influence naturelle et légitime, afin d'en conclure la manière de la reconquérir. Si les souverains, éclairés par le malheur, daignent y réfléchir, ils s'avoueront peut-être que c'a été leur faute en grande partie, et que ce sont eux qui ont fait l'Europe ce qu'elle est. A quoi servirait de se dissimuler les causes, quand l'heure sera venue d'y porter remède ? Je parle de l'avenir, et non du présent ; plus de liberté m'est permise. Je crois donc que les souverains auront à respecter plus consciencieusement l'autorité spirituelle, à accepter plus efficacement le principe qu'elle ne leur appartient pas, et qu'elle ne saurait leur appartenir. Dieu leur a donné la guerre, la paix, la justice, l'administration des intérêts temporels ; il a couvert leurs fronts de la majesté de la puissance armée ; il les a faits son glaive pour frapper le crime et pour protéger le faible ; il veut que nous les honorions même quand ils ne servent pas le maître qui leur a communiqué la vie et l'empire : mais tout grands qu'ils sont, la vérité ne plie pas sous leurs ordres, et leurs lèvres n'en sont pas plus l'organe que celles de l'enfant et du pauvre. La vérité et la grâce divine ont été répandues sur les hommes par un autre canal qu'il a plu à Dieu de choisir, et qui remonte de race en race, de sacerdoce en sacerdoce, jusqu'au premier autel où l'homme époux, père, patriarche, pontife, offrît à son Créateur l'hommage incompréhensible d'une victime. Là, par la force de la tradition, et non par la force de l'épée, réside le premier pouvoir du monde, le pouvoir spirituel. Qui veut l'obtenir le peut, pâtre ou roi. Qu'il quitte son père et sa mère, qu'il s'associe par la chasteté à la souche virginale, d'où coule, avec l'ordination des anciens, la sève qui transforme la créature ; qu'il aille, dans la sévérité de la retraite, adoucir son cœur toujours trop fier, sa parole trop âpre pour la vérité, ses mains trop rudes pour toucher le malheur ; qu'il couvre son corps de la pénitence contre les illusions du monde ; qu'il sache prier, pleurer, se haïr à force d'amour, être pauvre, méconnu, moqué, plus fort que le diamant contre la puissance orgueilleuse ou erronatrice, et plus faible qu'une mère contre quiconque souffre et demande : c'est à ce prix que s'obtient le pouvoir spirituel, à ce prix qu'on règne sur les âmes, et ce magnifique empire n'a de limites que la vertu.

« Lorsque le temps aura donc fait justice des malheureuses théories qui en asservissant l'Eglise catholique, lui ont enlevé une grande partie de son action sociale, il sera facile de savoir quel remède y porter ; on connaîtra que l'art de gouverner les hommes ne consiste pas à lâcher sur eux la liberté du mal, en mettant le bien sous fidèle et sûre garde. On délivrera le bien ; on dira aux hommes fatigués d'ennuis séculiers : Vous voulez vous dévouer à Dieu ? dévouez-vous. Vous voulez vous retirer de ce monde trop plein où les intelligences surabondent ? retirez-vous. Vous voulez consacrer votre fortune au soulagement de vos frères souffrants ? consacrez-la. Vous voulez donner votre vie à enseigner le pauvre et le petit ? enseignez-les. Vous portez un nom chargé de trois siècles de haines, parce que vos vertus apparurent tard dans un monde qui n'en était plus digne, et vous n'êtes pas rebutés de le porter

encore ? portez-le. Vous tous qui voulez le bien sous quelque forme que ce soit, qui livrez la guerre à l'orgueil et aux sens révoltés, venez et faites. Nous nous sommes usés à combiner des formes sociales, et la vie n'est jamais descendue dans nos creusets brisés. Qui a la vie la donne, qui a l'amour le répande, qui a le secret le dise à tous ! Alors commenceront des temps nouveaux avec une nouvelle effusion de richesses ; et la richesse ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni les vaisseaux qui rapportent des extrémités de la terre des choses précieuses, ni la vapeur et les chemins de fer, ou tout ce que le génie de l'homme peut arracher des entrailles de la nature : la richesse, il n'y en a qu'une et c'est l'amour. De Dieu à l'homme, de la terre au ciel, l'amour seul unit et remplit tout ; il est le commencement, le milieu et la fin des choses. Qui aime sait, qui aime vit, qui aime se dévoue, qui aime est content, et une goutte d'amour, mise dans la balance avec tout l'univers, l'emporterait comme la tempête ferait un bûin de paille. Notre folie a été de substituer les lois aux mœurs, l'organe au sang, le mécanisme à la spontanéité des mouvements ; il le fallait bien, puisqu'on voulait se séparer de l'Eglise catholique, qui est ici-bas la seule source de l'amour pur et désintéressé. Tous nos autres amours sont plus ou moins personnels, et par conséquent plus ou moins vicieux. Seule, fille du sacrifice accompli sur le Calvaire par une charité ineffable, l'Eglise catholique a la tradition d'un amour qui *n'est pas né du sang, ni de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu lui-même*. C'est avec cet élément qu'elle a changé le monde en changeant notre cœur. C'est cet élément qui diminue dans le monde appauvri, et toute la science humaine ne parviendra pas à en recréer le peu qui serait nécessaire pour étancher la soif d'une seule âme dans un seul moment d'ennui.

“ Que l'Eglise catholique soit donc tranquille sur ses destinées comme le soleil l'est sur sa lun ée au profond du ciel ; elle possède un bien nécessaire aux hommes, et nul d'entre eux ne peut l'obtenir qu'en le lui demandant. Ils ne se sont éloignés d'elle qu'en éprouvant aussitôt la défaillance d'un astre qui s'écarterait du centre d'attraction par où il est soutenu dans son orbite. Plus la charité se refroidira dans le monde, plus l'Eglise y tiendra de place par son absence même, jusqu'au jour où la misère morale étant à son comble, Isaïe criera de nouveau à Jérusalem désolée : “ Lève autour tes yeux, et vois : tous ceux-ci se sont assemblés, ils sont venus à toi. C'est moi qui vis, dit le Seigneur, et je te donnerai encore ceux-là comme un ornement, et je t'en environnerai comme une épouse, parce que ton désert et tes solitudes et la terre de tes ruines seront maintenant trop étroites pour tes habitans, et que je mettrai en fuite ceux qui t'envahissaient. Les fils mêmes de ta stérilité te diront aux oreilles : Ce lieu m'est étroit, fais-moi de l'espace que j'y habite. Et toi, tu diras dans ton cœur : Qui m'a engendré ceux-ci ? J'étais stérile et n'enfantais pas, émigrée et captive ; et qui donc m'a amené ceux-ci ? J'étais abandonnée et seule, et ceux-ci où étaient-ils donc ? Voici ce que dit le Seigneur : J'éleverai ma main sur les nations, et j'élèverai mon signe au milieu des peuples ; et ils t'apporteront tes fils dans ton sein et tes filles sur leurs épaules ; et les rois seront tes nourrices ; ils t'adoreront, le visage penché à terre, et ils baiseront la poussière de tes pieds ; et tu sauras que je suis le Seigneur, à l'occasion duquel nul de ceux qui l'attendent ne sera confondu.”

“ Ni vous ni moi, mon cher ami, nous ne verrons ces merveilles réservées, s’il plaît à Dieu, à l’amour humilié et méconnu. Nous verrons, au contraire, de tristes spectacles ; le bien quelquefois victorieux du mal par la nécessité, et le mal reprenant son empire parce que le bien ne se sera pas connu lui-même dans sa victoire. Trop d’éléments disparates sont mêlés et broyés ensemble : un siècle ne sera pas de trop pour la rude besogne que de les séparer et nous mourrons avant le repos ; mais ce n’est pas de quoi nous devons nous plaindre.

“ Je me promenais, il y a peu de jours, dans la campagne de Rome, proche des catacombes de Saint-Laurent ; je me dirigeai vers un cimetière et je fus frappé à la porte par une inscription : *Pleure sur le mort, parce qu’il s’est reposé !* J’entrai en la méditant ; car, que voulait-elle dire ? Il ne me fut pas difficile de le comprendre : Pleure sur le mort, parce qu’il s’est reposé de bien faire, parce que ses mains ne peuvent plus donner ni ses pieds aller au devant du malheur, parce que ses entrailles ne sont plus émues par la plainte, et que son esprit, envolé loin des disputes des hommes, ne leur oppose plus l’acte d’une foi humble et patiente. Pleure sur le mort, parce qu’il s’est reposé, tandis que celui qui le nourrissait sur la terre de la doctrine et du pain de la vie, son Seigneur et son maître, est encore sujet aux contradictions. Pleure sur le mort, parce que le temps de la vertu est fini pour lui, parce qu’il n’ajoutera plus à sa couronne. Pleure sur le mort, parce qu’il ne peut plus mourir pour Dieu. Je roulai longtemps dans mon âme ces pensées qui étaient encore entretenues par le voisinage des martyrs et par cette douce basilique élevée dans la campagne, au diacre saint Laurent. Je regardai les vieux murs de Rome qui étaient devant moi, se tenant debout autour du Siège apostolique comme ils se tenaient autour des Césars, et je regardai lentement ma demeure solitaire, heureux de me sentir un moment loin de mon siècle, mais sans désirer d’être né dans un siècle plus tranquille, ayant entendu près de la tombe des saints et des martyrs cet avertissement sublime : *Pleure sur le mort, parce qu’il s’est reposé !*”



Voici un écrivain, qui en vaut bien d’autres, et qui parle de politique, de progrès et de civilisation comme nous aimons à les comprendre.

“ Il n’est rien de si orgueilleux et de si vantard, qu’on ne passe cette expression un peu triviale, que certaines nations, toutes les fois qu’il est question de *civilisation* et de *progrès*. Parceque chez elles on favorise sans discernement et sans mesure l’industrie et les fabriques, où la ruine se trouve, hélas ! si souvent à côté de l’excès de la prospérité : parce que l’on y ouvre sans cesse de nouvelles routes, en laissant trop fréquemment détruire les anciennes, et que l’on rêve, par exemple, de sillonner la France entière de chemins de fer, ce qui rappelle le projet de ce personnage de Molière, dans *les Fâcheux*, qui proposait de *mettre toute la France en ports de mer* ; parce qu’enfin on s’y occupe exclusivement des intérêts matériels de l’homme et de la société, oubliant trop souvent cette parole de l’Ecriture : “ Qu’il est des choses qu’il ne faut pas faire, et d’autres qu’il ne faut pas négliger,” ces

nations parlent fastueusement de leurs progrès dans la *civilisation* et de l'*impulsion civilisatrice* qu'elles donnent au reste du monde.... ; progrès qui pourraient, hélas ! se résumer avec précision, d'après des documens tristement officiels, en disant que dans ces sociétés on marche plus vite qu'aillours à la fortune, puis à la ruine, puis au déshonneur, puis au crime, enfin au suicide, au baigne ou à l'échafaud!... Et l'on peut certes en croire ces gouvernemens *civilisateurs*, lorsqu'ils publient eux-mêmes le compte-rendu de nos progrès en *civilisation*!...

Mais il est des gouvernemens plus modestes qui, sans ostentation et sans *vanterie*, comprennent ce que c'est que la civilisation chrétienne et sociale, la charité, l'humanité et les grands devoirs qu'un but si noble leur impose. Les hommes qui président à ces gouvernemens, et qui ne sont pas des *hâbleurs* de *religiosité* et de morale évangélique, ont toujours présente à leur pensée cette grande parole de l'Évangile : " QUE SERVIRAIT À L'HOMME DE GAGNER LE MONDE ENTIER, S'IL VENAIT À PERDRE SON ÂME ? " Et comme le christianisme n'est pas pour eux un vain mot et une livrée dont ils s'affublent par un reste d'égards pour ce qu'ils appellent les *préjugés* des peuples, mais que c'est au contraire chez eux un sentiment profond, et qu'à leurs yeux c'est LA VOIX, LA VÉRITÉ ET LA VIE des sociétés, les principes de leur administration tendent à faire triompher cette loi suprême hors de laquelle il n'y a pas plus de salut pour les nations que pour les individus. À leurs yeux, la dignité, la perfection et le bonheur sans fin de l'âme humaine, voilà l'objet, le moyen et le but de toute *civilisation* véritable parmi les peuples ; et, rendre les hommes meilleurs et plus chrétiens, c'est, dans leurs pensées élevées, les *civiliser* et travailler à la perfection sociale....

Il était digne du premier et du plus noble de tous les gouvernemens dans l'ordre moral, du seul gouvernement, et je le dis avec tristesse, *sans dico*, du seul gouvernement influent aujourd'hui pour le bien et l'amélioration religieuse et morale des peuples, il était digne de lui de comprendre ces grandes vérités et d'accomplir ce premier devoir de toute civilisation.

On le sait, la religion catholique prie et ordonne à ses enfans de prier pour toutes les infortunes et pour tous les genres de souffrances de l'humanité. Elle a dans sa liturgie des prières pour les *voyageurs*, les *malades*, etc., et est-il, au monde, une épreuve plus terrible que de se sentir frapper tout à coup des atteintes de la mort, loin de sa patrie, de sa famille et de ses amis, d'être livré, sous un toit étranger, à des mains mercenaires, à des cœurs intéressés, peut-être avides et infidèles, indifférens surtout pour les destinées éternelles du malheureux surpris par la maladie dans un de ces asiles où l'hospitalité se vend au poids de l'or ?... Et lorsqu'une police quelquefois minutieuse veille avec tant de zèle au balayage et à l'éclairage des rues, s'occupe-t-elle dans nos gouvernemens avec la même vigilance et la même ardeur des intérêts temporels et spirituels du malheureux étranger qui expire sans aucun des secours si importants pour lui à cette heure suprême !...

Et voilà ce qui a excité la sollicitude d'un gouvernement le plus paternel qu'il y ait au monde, quoiqu'on lui reproche son *absolutisme*..., d'un gouvernement qui prit toujours sur tous les autres gouvernemens la généreuse initiative de tout ce que réclamait la charité et l'humanité seule en faveur de

cette portion infortunée de l'espèce humaine qu'une couleur différente de la nôtre a livrée au plus barbare trafic et à la plus dure servitude... Et ce que certains gouvernemens font quelquefois par une philanthropie toute philosophique, on peut-être par des vues commerciales habilement déguisées et des rivalités coloniales, le gouvernement de l'Eglise voudrait le faire par les plus purs motifs de l'Evangile et par cet esprit du christianisme qui appelle tous les hommes à la *liberté* et à l'*égalité* en Jésus-Christ.

Qu'on lise l'édit rendu en 1841 par le Souverain-Pontife, et publié de nouveau cette année par le cardinal vicaire de Sa Sainteté; on y verra comment un gouvernement, préoccupé des grands devoirs de la religion et de l'humanité, sait protéger, dans leurs intérêts les plus pressans et les plus chers, les infortunés étrangers qui viennent chercher chez lui une hospitalité souvent si funeste dans d'autres Etats! Et rien, nous le répétons, n'annonce mieux un gouvernement *civilisé* et humain, un gouvernement dont toute l'attention n'est pas absorbée par les chemins de fer, les usines, le coton, le sucre et la betterave. (1.)

Et pendant que le gouvernement du chef de l'Eglise veille avec tant de soin aux intérêts temporels et spirituels des étrangers accueillis dans ses Etats, et que le Père commun des fidèles, par un édit sévère, prend à Rome sous sa protection ses enfans souffrans sur une terre étrangère, que fait à Berlin un gouvernement animé d'un ardent prosélytisme et le chef de la religion *évangélique*? Il rend un édit fort sévère aussi pour prendre sous sa haute protection... tous les rossignols de son empire, et il condamne à six écus d'amende et à la prison quiconque aura pris des rossignols ou des nids de rossignols, et quiconque aussi s'avisera de tenir en cage des rossignols pris à l'étranger, sans en avoir obtenu une permission préalable du gouvernement!...

Cette ordonnance publiée à Berlin le 24 décembre 1841, peut être assurément fort sage et fort agréable surtout aux amateurs des idylles et des bosquets; mais mise en regard de la première, comme elle l'a été dans le même numéro d'un journal, elle présente un contraste passablement plaisant, et elle eût pu être contresignée des noms de Tircis et de Corydon... Quoi qu'il en soit, il paraît que le gouvernement prussien est animé d'une bien plus vive sollicitude pour la *liberté des petits oiseaux* que pour la liberté de la noble créature faite à l'image de Dieu et pour celle de ses ministres sur la terre, et les intérêts de *Pornithologie* le préoccupent plus vivement que ceux de la *JUSTICE*.<sup>2</sup>

HENRI DE BONALD.



Dans notre numéro du 1er. avril nous donnions à nos lecteurs un extrait de l'*Univèrs* qui, en rapportant une de ces touchantes cérémonies de l'Archiconfrérie du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, nous y montrait Mgr. d'Alger, ayant à ses côtés deux Arabes nouvellement convertis à la foi: spectacle plein de charmes et

(1.) Voir le Numéro du 1er. courant.

de consolantes émotions ! spectacle qui nous rappelle celui que donne au monde cette terre d'Afrique arrosée autrefois du sang de tant de martyrs, illustrée par tant de gloires saintes et immortelles ! Oui, ce qui se passe actuellement en Algérie, est non seulement d'une haute portée sociale et politique, mais aussi, mais surtout d'une haute portée religieuse. Et si le cadre dans lequel nous devons nous circonscrire nous le permettait, il nous serait aisé de démontrer la vérité de nos paroles. Car ce qui se passe en Orient, et notamment en Afrique, attire l'attention non seulement de la France et de l'Europe, mais de toute la catholicité. Il est vrai que les destinées de l'Eglise et tous les événemens de ce monde sont entre les mains de la Providence et que nous ne pouvons les prédire indubitablement ; cependant ce qui s'est fait, ce qui existe peut nous donner la mesure et la probabilité de ce que fera l'avenir. Or l'influence du catholicisme dans ces contrées, autrefois si belles et si fécondes en héros chrétiens, est incontestablement vivante et progressive. Que les hommes seulement ne viennent pas semer d'obstacles sur son chemin, et l'Eglise saura reconquérir bientôt cette patrie perdue, cette fille ingrate qui semble venir se précipiter, haletante encore de sa course au désert de l'Islamisme, entre les bras de celle qui fut autrefois sa mère. Que dis-je ? malgré tous les obstacles, le catholicisme accomplira ces merveilles car sa puissance est plus grande que le monde. Alors nous verrons un beau spectacle : ces peuples à l'âme ardente, au caractère de feu, qui nous montrent depuis si longtems combien ils sont courageux et fidèles, seront sans doute des chrétiens fervens et généreux ; et nouveaux Augustins, ils occuperont une place bien haute parmi les fils de l'Eglise. Oh oui ! ce spectacle sera beau ! et si nous, enfans de ce siècle, ne sommes pas destinés à l'admirer dans toute sa splendeur, nous pourrons nous consoler : car Dieu nous aura fait une part assez belle dans son saint héritage. Nous aurons vu l'aurore de ces jours glorieux ; nous aurons vu les enfans de la grande famille venir de loin, et se presser dans la demeure du père de famille ; et si nous n'avons pu nous asseoir au banquet, il nous aura été donné d'en annoncer la gloire et les ineffables délices.

Qu'on nous pardonne ce qu'on appellera peut-être d'excessives espérances. Mais en voyant tous les peuples demander de croire et tourner, pour cela, leurs regards vers Rome ; en voyant les pasteurs des peuples eux-mêmes, ceux que Dieu a chargé de signaler à leur troupeau les périls et les orages, en les voyant pleins de joie ne nous annoncer que des jours sereins et prospères, nous l'avouons, notre foi en l'avenir est grande.

L'extrait suivant de l'*Univiers* nous a paru devoir intéresser nos lecteurs sous le rapport religieux et historique et donner de l'a-propos à nos réflexions.

Il y a trois ans environ, après que Constantine fut tombée au pouvoir des soldats français, Mgr. Dupuch, qui visitait pour la première fois son diocèse, célébra le saint sacrifice en présence de tout le camp sous les armes, au milieu de la plaine qui environne la ville ; et, se tournant vers la multitude, il fit descendre sur elle sa bénédiction. Le canon tonnait, les tambours mêlaient leurs roulemens à ce bruit, et les Arabes auxiliaires, confondus avec les soldats français, le cimetière élevé en l'air, contemplaient avec admiration ce spectacle imposant. L'un d'eux, neveu du bey de Constantine, après avoir combattu pour l'indépendance de sa patrie, était alors brigadier dans les spahis. Aussi ému que surpris, il s'adressa à son lieutenant, l'un des officiers les plus pieux de l'armée : " Quel est cet homme ? demanda-t-il, en parlant de l'évêque. — C'est le grand marabout des chrétiens. — Que vient-il de faire ? — Il vient de nous bénir. — Pourquoi ? — Pour nous rendre meilleurs. Quand un homme est mauvais, il le bénit, et de mauvais cet homme devient bon." Le persillage d'un impie eût laissé l'Arabe incrédule ; ces paroles d'un chrétien renouvelèrent son esprit et son cœur. La cérémonie terminée, il poussa son cheval vers le lieu où s'élevait l'autel, mit pied à terre, et, dans son émotion, demanda à Dieu de lui faire connaître où était la vérité.

L'Arabe s'attacha à l'évêque, qui, au mois de novembre dernier, le plaça dans l'incubation de M. l'abbé Poiloup, à Vaugirard. De plus en plus disposé à recevoir le baptême, par les exemples de piété que lui présentait cet asile, et ne pouvant contenir l'ardeur de ses desirs, il écrivait à un de ses frères une lettre dont voici la traduction :

" A MON FRÈRE.

" Collège Stanislas.

" Tu diras à Monseigneur : " Je veux être baptisé dans trois ou quatre jours."

" Saabah (mon frère), m'a dit que mon père, toute ma famille et les chefs arabes seraient mécontents ; cela ne me fait rien. Aucun Arabe de bonne famille n'est chrétien, peu m'importe, je serai le premier. J'ai tué des hommes, j'en ai frappé ; quand je mourrai, il faudra que j'aille en enfer, ma famille ne m'empêchera pas d'y aller. — Je veux donc être chrétien. — Si l'on me rebâte en Afrique, si mon père ne veut plus de moi, je l'aimerai toujours, je ne lui dirai pas de mal et j'irai travailler.

" Si Monseigneur ne veut pas me baptiser, je pars d'ici, j'en vais chercher un autre, parce que je veux, et j'ai besoin d'être baptisé "

Quelques jours après la solennité de Noël, l'ardent néophyte exprimait de nouveau la vivacité de ses desirs. Il écrivait à Mgr. Dupuch, en français, la lettre que voici :

" MONSEIGNEUR.

" Collège Stanislas.

" Monseigneur.

" J'aurais voulu dire à vous tout ce que je pensais quand je vis vous hier. J'aurais dit : Moi bien avancé en religion, et vouloir me faire baptiser ; mais j'ai eu peur vous dire : Hassounah veut faire chrétien, parce que lui content

de me voir moi. Mais vous, Monseigneur, homme comme moi, et ce n'est pas pour les hommes que je me baptise, mais pour Dieu, vous diriez aussi : Hassounah veut se faire chrétien parce qu'avant hier voir à la messe de Noël la chapelle bien belle, et enfans et messieurs bien prier. Cela pas vrai. D'ailleurs, dans mon Afrique, dans les grandes mosquées, j'ai vu plus d'enfans, plus de messieurs, prier très-bien. Alors mon cœur ne disait rien à moi. Mais Hassounah ne change pas de religion, parce que lui en voir une autre et par caprice. Maintenant je veux moi jamais changer. Je parle à vous du baptême pas pour plaisanter ni jouer, mais pour rester baptisé, aujourd'hui, demain, toujours.

“ Je sais tout ce qui peut m'arriver en me faisant baptiser ; mais quand il s'agit de Dieu, les hommes ne me font pas peur, ni celui-ci, ni celui-là. Celui qui aime Dieu, aime jamais quelque chose de mal, quel qu'il soit ; il aime toujours la vérité. Dieu, Monseigneur, vous a envoyé aux Arabes. Nous quand aller prier dans nos mosquées, nous disons tous : O mon Dieu ! fais-moi mourir dans la vraie religion. Votre religion, Monseigneur, est la vraie, nous ne la connaissons pas. Priez pour nous écouter votre parole et pour Dieu donner aux autres Arabes un cœur disposé comme le mien. Quand vous étiez en Afrique, vous avez béni nous, dans la plaine près Philippeville. Moi dire à mon lieutenant : “ Quelles-t cet homme là ? ” Lui dire : cet homme, grand marabout de la vraie religion ; quand un homme mauvais, lui bénir, et l'homme mauvais venir bon. Alors quand toi parti, j'allai à cheval à l'endroit où tu avais mis tes pieds, et moi dire : *O mon Dieu ! fais-moi devenir bon et connaître la religion de cet homme.*

“ Quelques jours après cette prière, mon cœur était meilleur. Restant comme avant, je sais que j'irai en enfer ; mais maintenant je connais la vraie religion, si moi baptisé, quand moi mort aller au ciel. Priez pour ma famille, son cœur bientôt disposé comme le mien.

“ Mais je ne suis pas bien content, moi pas baptisé avant la fête de l'autre jour, parce que Dieu, ce jour-là, donnait beaucoup à tout le monde et rien à moi. Quelques fois triste, quand je vois la croix de mon Dieu, tout ce qu'il y a dans mon cœur efface ; et après cela j'aime tout le monde et je dis : *O mon Dieu, pardonnez.* A présent venez, je veux vous me baptiser tout de suite.

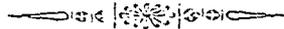
“ *HASSOUNAH, fils du bey ENGLIS, fils du bey HYSSEX, fils du baptême de bonne volonté.* ”

Depuis le retour du prélat en France, deux autres Arabes avaient reçu le baptême avec les vrais sentimens de foi. Mgr. Dupuch, afin de laisser au jeune catéchumène toute liberté de faire son choix, lui avait laissé ignorer que, dans l'un d'eux, il retrouverait un de ses frères moins âgé que lui. Mais lorsque, cédant à ses vœux, il lui promit à son tour la grâce du baptême, il l'instruisit de cette heureuse circonstance.

Le grand jour fut fixé : c'était celui où, de Bethléem, le Christ naissant avait appelé à lui, du sein de la gentilité, ses premiers serviteurs : c'était aussi celui où le premier évêque d'Alger avait pris, il y a trois ans, possession de son siège. Nous ne redrons ni la parole vive et tendre du prélat, ni l'attitude à la fois modeste et ferme du néophyte revêtu de la robe blanche des catéchumènes, ni les prières admirables que l'Eglise emploie pour le baptême.

me des adultes. Lorsque l'Eglise d'Afrique, si riche d'espérances, compta un chrétien de plus, l'évêque, dominé par l'émotion de la reconnaissance, s'écria : *Laudate Dominum, omnes gentes*, et, s'adressant une dernière fois au nouveau chrétien : Allons, homme de bonne volonté, lui dit-il, la paix soit avec toi... toujours !”

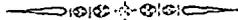
La cérémonie a eu lieu dans la chapelle de M. l'abbé Poilou, à Vaugirard, le 6 janvier, fête de l'Épiphanie. C'est ainsi qu'une nouvelle étoile vient de se lever pour guider les puissans et les sages d'une terre infidèle vers l'humble et pacifique trône du Roi des nations ! Puisse le jeune chrétien, dont nous venons de dire la félicité, faire briller dans le pays natal et sous la tente paternelle la flamme qui réchauffe et illumine son cœur !



#### MONSEIGNEUR POWER.

Nous avons la joie d'être aujourd'hui les messagers d'une bonne nouvelle pour notre Canada. Mgr. M. Power, V. G. et curé de Laprairie, vient de recevoir de Rome des Bulles en date du 17 décembre dernier, qui l'élèvent à la dignité d'Evêque de la partie occidentale du Haut-Canada ; laquelle partie est érigée en Diocèse indépendant, par un bref de la même date. C'est un grand honneur pour le diocèse de Montréal de voir un de ses prêtres promu à ce haut rang dans la hiérarchie sacrée ; et c'est en même temps un bonheur pour son futur troupeau que Mgr. Power, si recommandable par ses vertus, sa science et ses talens, ait fixé le choix de Sa Sainteté pour en devenir le premier pasteur ; ce dont nous le félicitons de tout notre cœur. Nous exprimons en même temps de sincères regrets sur la perte que va faire notre diocèse, si le bien de l'Eglise qui doit en résulter n'était pour nous une consolante compensation. Mgr. Power sera sueré à Laprairie vers le commencement de mai ; nous ferons connaître la date précise de cette belle cérémonie, aussitôt qu'elle sera définitivement fixée. Sa Sainteté laisse au nouvel Evêque la liberté de choisir le lieu de son Siège épiscopal, et il n'en prendra le titre que lorsqu'il se rendra dans son Diocèse.

A la même époque à peu près aura lieu la bénédiction de la première pierre de la *Maison de la Providence*, que doivent diriger les Sœurs de la Charité incessamment attendues. La cérémonie sera présidée par Mgr. Power.



#### ENCORE UNE BONNE ŒUVRE.

Oui, une bonne œuvre, et une œuvre de progrès social que notre digne clergé vient ajouter aux preuves déjà si nombreuses et si éclatantes de son zèle pour l'avancement religieux, moral et temporel du peuple confié à ses soins. Hier au prône, M. le curé de Québec exposa les avantages à retirer de l'établissement d'une Bibliothèque Religieuse et Instructive, dans la paroisse de Québec, disant qu'une pareille œuvre n'était que le complément des efforts que l'on faisait pour donner une éducation élémentaire aux enfans des classes pauvres, et qu'il était inutile de savoir lire si on ne lisait et s'instruisait.

Un nombre infini de jeunes gens privés des moyens de se procurer de bons livres se trouvaient hors d'état de profiter de l'éducation qu'ils avaient reçue. Il appuya, comme de raison, sur les avantages du projet proposé, considéré sous le rapport moral et religieux, en faisant remarquer cependant qu'avec le temps cette bibliothèque deviendrait aussi un dépôt précieux pour des ouvrages de littérature, de sciences, d'arts &c. Il conclut par inviter les paroissiens à s'assembler après les vêpres à la chapelle St. Louis pour considérer le sujet. Une foule considérable se rendit à cet appel, témoignant par son empressement combien elle prisait la proposition qui avait été faite, et on adopta les résolutions que l'on trouvera ci-dessous.

Nous craignons de faire douter du succès d'une pareille entreprise, mettre en question la bonne volonté des Paroissiens de Québec, en cherchant par un plus long commentaire, à exciter leur zèle envers une aussi louable entreprise. Placée sous les auspices de la religion, et dépendant de la générosité si bien connue des habitants de cette paroisse, le succès en est assuré et nous n'aurons que la tâche agréable d'en signaler les bienfaits aussitôt qu'elle sera en opération.

#### A UNE ASSEMBLÉE,

Tenue, dimanche le 10 avril 1842 en la chapelle St. Louis de la Cathédrale de Québec.

#### SA GRANDEUR.

Monseigneur l'ÉVÊQUE DE SYDNEY président, et M. Crémazie, Avocat, agissant comme Secrétaire.—Il fut sur motion de Monsieur le Curé de Québec, secondé par Louis Massue, écuyer.—

*Résolu*, 1<sup>o</sup>. Qu'il est à propos d'établir une *Bibliothèque Religieuse et Instructive* à l'usage des citoyens de la Paroisse de Québec.

*Résolu*, 2<sup>o</sup>. Sur motion de son Honneur le MAIRE de Québec, secondé par Jean Chabot, écuyer.—Qu'une Société soit immédiatement formée, sous le nom de *Société des Bons Livres de la Paroisse de Québec*, pour fonder et entretenir une Bibliothèque pour les fins susdites.

*Résolu*, 3<sup>o</sup>. Sur motion du Révérend Messire A. Parent, secondé par E. B. Lindsay, écuyer.—Qu'un comité de sept membres soit nommé pour dresser les règles de la dite Société.

*Résolu*, 4<sup>o</sup>. Sur motion de son honneur M. le JUGE PAXET, secondé par François Buteau, écuyer.—Que les Messieurs suivants avec M. le Secrétaire de l'Assemblée, composent le dit Comité,—savoir :

M. le Curé de Québec,  
 Son Honneur le Maire de Québec,  
 Le Révérend Messire A. Parent.  
 J. Duval, Ls. Massue et Michel Tessier, écuyers.

*Résolu*, 5<sup>o</sup>. Sur motion d'Etienne Parent, écuyer, M. P. P., secondé par Charles Turgeon, écuyer,—Que le dit comité fasse rapport à la prochaine assemblée générale qui aura lieu en cette chapelle dimanche prochain à l'issue de l'Office du soir.

*Résolu*, 6<sup>o</sup>. Sur motion de J. Chabot, écuyer, secondé par Michel Tessier écuyer,—Que les remerciemens de cette assemblée sont dus à sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Sydnine pour avoir daigné présider à la présente assemblée

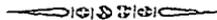
L'assemblée s'est ensuite ajournée.

Vraie Copie.

J. CREMAZIE,  
Secrétaire.  
(Canadien.)



Une lettre particulière nous annonce que Son Excellence le Gouverneur arrivera à Montréal dans la première quinzaine de mai.



HOLLANDE.—Mgr. Laurent a été reconnu officiellement par le gouvernement hollandais en qualité de vicaire apostolique du grand-duché de Luxembourg et de curé de la paroisse de Saint-Pierre de cette ville, où il a été reçu de la manière la plus honorable.



#### FUNESTES EFFETS DE L'INTÉMPÉRANCE.

Voici un nouveau trait qui va prouver combien nous avons de motifs de féliciter nos compatriotes d'entrer avec tant d'empressement dans les sociétés de Tempérance. Deux jeunes gens, qui avient toujours vécu dans l'union la plus intime et la plus parfaite, se rencontrèrent ces jours derniers à Lachine, après trois ans de séparation. Ils crurent ne pouvoir mieux fêter leur réunion que le verre en main. Se trouvant bientôt échauffés par la boisson, ils se querellèrent pour le motif le plus futile, pour le mérite respectif de leurs chevaux, nous a-t-on dit. Des paroles ils en allaient venir aux coups, lorsqu'on voulut les séparer; mais on ne put le faire assez promptement pour empêcher que l'un des deux n'assommât l'autre d'un violent coup de pied. On courut chercher un médecin qui n'eut pas plutôt examiné l'état de cette nouvelle victime de l'intempérance, qu'il ordonna d'aller à l'instant avertir M. le curé, qui vint aussitôt administrer le malade. On désespérait de ses jours. Ce fait parle plus haut que toutes nos paroles.



#### LE VIEUX PAUVRE.

Au seuil de la cathédrale de Saint-Jean de Lyon, on remarquait naguère un vieux pauvre qui depuis vingt-cinq ans venait régulièrement chaque jour s'asseoir à la même place. Les fidèles étaient si accoutumés à le voir, qu'il leur semblait en quelque sorte faire partie de l'ornement du portail de la sainte basilique, comme les statuottes de pierre nichées dans l'encadrement gothique. Jean-Louis était son nom. Sous ses haillons perceait un reflet de dignité qui révélait une éducation supérieure à celle qui généralement ac-

compagne la misère. Aussi, au milieu de cette clientèle délaissée par les populations, que chaque église abrite sous ses ailes maternelles, le vieux pauvre jouissait-il d'une certaine considération, fortifiée d'ailleurs par son équité dans le partage des aumônes, seule bienfaisance du pauvre envers le pauvre, et par son zèle à apaiser les querelles qui s'élevaient quelquefois entre ses compagnons de misères. Sa vie et ses malheurs étaient un mystère pour tout le monde ; une seule chose était connue : Jean-Louis ne mettait jamais le pied dans l'église, et Jean-Louis était catholique. Au moment des cérémonies religieuses, lorsque la prière s'élevait fervente vers le ciel avec le parfum des fleurs et l'encens des jeunes lévites ; que les chants pieux retentissaient sous la large voûte de la nef gothique, que la voix grave et mélodieuse de l'orgue soutenait le chœur solennel des fidèles, le vieux pauvre se sentait entraîné à confondre sa prière avec celle de l'Église. Le charme profond attaché à l'aspect sombre et recueilli de la vieille cathédrale, le reflet fantastique du soleil à travers les vitraux colorés, l'ombre des piliers, posés depuis des siècles comme un symbole de l'éternité de la religion, l'autel élevé sur de nombreux gradins, et qui lui apparaissait dans la profondeur de la nef tout resplendissant de la lumière des cierges et de l'émail des fleurs, tout frappait le vieux pauvre d'une inexprimable admiration ; des larmes coulaient en russeau dans les rides de son visage. Un grand malheur, ou un profond remords semblait agiter son âme. Au temps de la primitive Église, on l'eût pris pour un criminel condamné à s'exiler de l'assemblée des fidèles, et à passer, ombre silencieuse, au milieu des vivans !

Un vieux prêtre se rendait chaque matin à Saint-Jean pour célébrer la messe. Il faisait d'abondantes aumônes, et parmi les pauvres habitués de la vieille cathédrale, Jean-Louis était devenu pour lui l'objet d'une sorte d'affection privilégiée.

Un jour Jean-Louis ne parut pas à sa place accoutumée. L'abbé Sorel, jaloux de ne pas perdre son aumône devenue une rente quotidienne, cherche la demeure du vieux pauvre ; et qu'elle est sa surprise de trouver, au lieu d'un misérable réduit, un somptueux appartement, et dans un coin, au milieu de tous ces objets de luxe inventés pour le riche heureux, un peu de paille où gisait le vieux mendiant !...

La présence du prêtre raviva le vieillard, qui, d'une voix pénétrée de reconnaissance, s'écria ! « Monsieur l'abbé, vous daignez donc vous souvenir d'un malheureux !

— Mon ami, répond l'abbé Sorel, un prêtre n'oublie que les heureux du monde. Je venais savoir si vous aviez besoin de quelques secours.

— Je n'ai plus besoin de rien, reprend le vieux pauvre ; ma mort est prochaine ; ma conscience seule n'est pas tranquille !

— Votre conscience ! auriez-vous une grande faute à expier ?

— Un crime, un crime énorme, pour lequel toute ma vie a été une cruelle et inutile expiation, un crime sans pardon !

— Un crime sans pardon, il n'en existe pas ! s'écrie le prêtre avec enthousiasme. Douter de la miséricorde divine serait un blasphème plus horrible que votre crime même. La religion tend ses bras au repentir. Mon frère, mettez votre confiance en Dieu, et si vous avez beaucoup péché, il vous sera

beaucoup remis ; car le pécheur qui se repent a encore plus de droit à la miséricorde divine, que l'homme qui n'aurait jamais failli.

— Eh bien ! dit le mendiant après quelques pénibles efforts, vous allez entendre une horrible histoire, mais ce n'est pas à un prêtre que je veux la confier, c'est à un homme qui me tend une main amie dans ce moment affreux ; car, voyez-vous, je suis indigne des sacrements et des prières de l'Eglise. Oh ! cependant, ajouta-t-il, et un rayon d'espérance passa sur son pâle visage ; cependant, quand vous m'aurez entendu comme homme, si vous croyez pouvoir me servir comme prêtre... je vous obéirai... je m'humilierai devant vous... et vous m'aidez à mourir.

Je suis le fils d'un pauvre vigneron de la Bourgogne, honoré de l'affection du seigneur de notre village. Aussi, dès mon enfance, fus-je accueilli au château de M. le comte et destiné à devenir le valet-de-chambre de son fils. L'éducation qu'on me donna, mes progrès rapides dans l'étude, et surtout la bienveillance de mes maîtres, changèrent mon état ; je fus élevé au rang de secrétaire. J'entrais dans ma vingtième année quand la révolution éclata. Eclairée par les idées du jour, mon ambition se fatigua de ma position précaire. De Paris, la fureur des révolutionnaires deharda bientôt en province. M. le comte, redoutant d'être arrêté dans son château, congédia ses domestiques, et vint avec sa famille se réfugier à Lyon. Il espérait, au milieu de cette vaste population, échapper par l'oubli à l'échafaud. Enfant de la maison, je l'avais suivi. La terreur régnait dans toute sa puissance, et personne n'avait le secret de la retraite de mes maîtres. La confiscation avait dévoré leurs biens ; mais peu leur importait : ils étaient tous réunis, tranquilles, inconnus. Animés d'une foi vive dans la providence, ils attendaient un Ciel plus clément. Vaine espérance ! La seule personne en position de révéler leur secret et de les arracher à leur asile eut la lâcheté de les dénoncer. Ce délateur, c'est moi !...

« Le père, la mère, deux filles, anges parés de leur beauté et de leur innocence, un jeune garçon de dix ans, furent jetés ensemble dans un cachot. Le prétexte le plus futile utilisait alors pour envoyer l'innocent à la mort ; cependant l'accusateur public avait peine à trouver un motif de poursuite contre cette noble et belle famille : un homme se recontra, initié aux confidences du foyer domestique ; il mérimina les circonstances les plus simples de leur vie, et inventa le crime de conspiration contre la république. Ce calomniateur, c'est moi !...

« L'arrêt fatal fut prononcé ; le jeune fils fut seul épargné. Malheureux orphelin destiné à pleurer toute sa famille et à maudire son meurtrier, s'il l'avait jamais connu !

« Résignée et se consolant par ses vertus, cette famille infortunée attendait la mort dans les prisons. Un oubli se glissa dans l'ordre des exécutions, et si un homme, impatient de s'enrichir de quelques dépouilles, ne se fût pas trouvé là, leur vie échappait à l'échafaud ; on était à la veille du 9 thermidor. Mais cet homme se rendit au tribunal révolutionnaire et fit rectifier l'erreur ; son zèle fut décoré d'un certificat de civisme. Ce révélateur, c'est moi !...

« Le soir du même jour, le tombeau fatal traîna à la mort cette noble famille. Le père, le front chargé d'une douleur profonde, cachait dans ses bras

sa plus jeune fille ; la mère, femme forte et chrétienne, pressait sur sa poitrine sa fille aînée, et tous, confondant leurs souvenirs, leurs larmes, leurs espérances, répétaient les prières des morts. Comme il était tard, l'exécuteur des hautes-œuvres, las de son travail, avait confié à l'un de ses valets cette terrible exécution : peu accoutumé à l'horrible manœuvre, le valet, en cheminant, implora l'assistance d'un passant : un homme de bonne volonté se prêta à l'aider dans son ignoble ministère. Ce passant qui se fit bourreau, c'est moi !...

« Le prix de tant de crimes, le voilà ! Toutes ces richesses, qui avaient appartenu à mes anciens maîtres, et qui me semblaient couvertes de leur sang, je me suis ici enfermé avec elles pendant vingt-cinq ans, pour que les cruels remords qu'à chaque instant elles ravivent dans mon âme, commencent mon expiation. Parmi les hommes, j'ai voulu paraître comme un misérable mendiant, et, couvert de haillons, souffrir, l'une après l'autre, toutes les humiliations de la pauvreté. La charité publique me dota d'une place à la porte de l'église où j'ai passé tant d'années ? Le souvenir de mon crime était si poignant que, désespérant de la bonté divine, jamais je n'osai implorer les consolations de la religion ni souiller le sanctuaire de ma présence. Oh ! qu'il a été long et profond, mon repentir ; mais qu'il a été impuissant ! Monsieur l'abbé, croyez-vous que je puisse espérer mon pardon de Dieu.

«—Mon fils, votre crime est épouvantable ; les circonstances en sont atroces. Les ophélins, privés de leurs parens par la révolution, comprennent mieux que personne de quelles douleurs furent abreuvées vos victimes. Une vie entière passée dans les larmes n'est pas trop pour l'expiation d'un tel forfait. Cependant les trésors de la miséricorde divine sont immenses. Grâce à votre repentir, ayez confiance dans l'impénétrable bonté de Dieu.»

Le vieux pauvre, comme animé d'une vie nouvelle, se lève, et allant vers un tableau : « Voyez mon père, l'image de mes victimes, dit-il en arrachant le crêpe qui le couvrait. Croyez-vous qu'elles n'empêcheront pas mes prières d'aller jusqu'à Dieu ? »

À cette vue, l'abbé Sorel de Valriant laisse échapper ces mots : « Mon père ! ma mère ! »

Le souvenir de cette horrible catastrophe, la présence de l'assassin, la vue de ces objets empreints d'un charme déchirant, saisissent l'âme du prêtre, et, cédant à une défaillance involontaire, il se laisse tomber sur une chaise. La tête appuyée dans ses mains, il verse des larmes abondantes ; une blessure profonde veut encore de saigner dans son cœur !

Le vieux pauvre, atterré, n'osant lever ses regards sur le fils de ses maîtres, sur le juge terrible et irrité qui lui devait sa colère plutôt que le pardon, se roulaît à ses pieds, les arrosait de pleurs, et répétait d'une voix désespérée : « Mon maître ! mon maître ! »

Le prêtre s'efforçait, sans regarder, de comprimer sa douleur.

Le mendiant s'écrie : « Oui, je suis un assassin, un monstre, un infâme... Monsieur l'abbé, disposez de ma vie : que dois-je faire pour vous venger ? »

—Me venger ! répond le prêtre rendu à lui-même par ces paroles ; me venger, malheureux !...

—N'avais-je donc pas raison de dire que mon crime était au-dessus de pardon ? Je le savais bien que la religion elle-même me repousserait. Les

repentir n'est rien pour un criminel de mon espèce. Plus de pardon, n'est-ce pas, plus de pardon ?”

Ces dernières paroles, prononcées d'une voix déchirante, rappellent dans l'âme du prêtre sa mission et ses devoirs. La lutte entre la douleur filiale et l'exercice du pouvoir sacré cesse aussitôt. La faiblesse humaine avait réclamé un instant les larmes du fils attristé, la religion relève l'âme forte du prêtre. Il s'empare du Christ, héritage paternel tombé aux mains de ce malheureux, et, le présentant au vieux pauvre, il dit d'une voix forte et émue :

“ Chrétien, votre repentir est-il sincère ?

“ —Oui, mon père.

“ —Votre crime est-il l'objet d'une horreur profonde ?

“ —Oui, mon père.

“ —Dieu, immolé sur cette croix par les hommes vous accorde votre pardon.”

Alors le prêtre, une main levée sur le pénitent, tenant dans l'autre le signe de notre rédemption, fait descendre la clémence divine sur l'assassin de toute sa famille.

La face tournée contre terre, le vieux pauvre demeurait immobile aux pieds de l'ecclésiastique. Celui-ci lui tend la main pour le relever ; il était mort !



#### ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES.

POUR LA DERNIÈRE QUINZAINE D'AVRIL.

17 avril 168.—Mort du pape saint Anicet. Il gouverna l'Église de Rome pendant onze ans, et souffrit le martyre dans la quatrième persécution.

18 avril 1506.—Le pape Jules II pose la première pierre de l'église Saint-Pierre de Rome.

20 avril 1314.—Mort du pape Clément V. Il était Français et ancien archevêque de Bordeaux. Ce fut sous son pontificat que le Saint-Siège fut transporté de Rome à Avignon. Le séjour des papes à Avignon dura soixante-douze ans, depuis 1305 jusqu'en 1377.

21 avril 1142.—Mort de Pierre Abailard, religieux de l'ordre de St. Benoît.

25 avril 1676.—Mort de l'abbé d'Aubignac, critique estimé.

25 avril 1770.—Mort de l'abbé Nolet, célèbre physicien.

29 avril 1743.—Mort de Lesueur, peintre français, auteur de la galerie de Saint-Bruno.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

ON S'ABONNE chez MM. FABRE et LE- } PRIX D'ABONNEMENT.—Quatre piastres  
PROTON, Libraires, et au Bureau du Jour- } pour l'année, cinq piastres, par la poste,  
nal, à Montréal, Canada. } payables d'avance, par chaque semestre.

L'abonnement court du 1er. janvier au 1er. juillet et du 1er.juillet au 1er. janvier.

—0—

PUBLIÉ PAR J. C. PRINCE, P<sup>TRE</sup>. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTREAL:  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.